

X.

II.

II.

I.

Quand je suis parti sans avoir pu vous dire adieu, chère Louise, j'emportais l'espérance de vous écrire, et cette espérance m'a consolé. J'ai toujours préféré les lettres aux entretiens. Soit timidité, soit gaucherie, je ne puis parler à personne sans éprouver un embarras invincible. Sentir un regard

sur moi m'effraie; je m'épouvante de ma propre voix, et si je me laisse emporter un instant et qu'il m'arrive tout à coup de m'entendre, j'éprouve le même saisissement que le musicien obscur exécutant une symphonie, qui s'apercevrait que tous les instrumens se sont tus et qu'il joue un solo.

En écrivant, je suis à l'aise, parce qu'on ne m'observe pas. Je n'ai pas à me préoccuper de ma pose, à m'inquiéter de mes gestes. Puis, mon esprit un peu lent s'accommode mieux de ce long monologue des lettres. Le dialogue l'étourdit, le trouble et l'effarouche. Il s'égare au milieu de ce feu croisé, dans lequel il faut plus d'audace que de bonsens. Je cherche toujours l'ennemi à la place d'où est parti le dernier coup, tandis que déjà ailleurs il me fait, d'un autre côté, une nouvelle blessure.

J'avais besoin de vous dire tout cela, pour vous faire comprendre le bonheur que j'éprouve à vous écrire. Ce que je n'osais, ce que je ne pouvais vous exprimer, je vais l'oser et le pouvoir maintenant. Oh! que de fois, lorsque j'étais près de vous, j'ai désiré être absent dans ce seul but! que de fois j'ai passé mes soirées à m'épancher dans des lettres que vous ne deviez jamais recevoir et dans lesquelles je vous racontais tous les secrets de mes souffrances ou de mon amour!

Un jour, je l'espère, vous me demanderez à voir ces lettres, Louise; nous les lirons ensemble, mais des yeux seulement, car les lire tout haut, ce serait parler, et toutes mes hontes me reviendraient.

Les premières heures qui ont suivi mon

départ de Rennes ne m'ont laissé que le souvenir d'un vague malaise. J'étais si étourdi de vous avoir quittée que je me trouvais dans l'impuissance de penser. Le roulement de la voiture sur les pavés semblait avoir passé en moi; je n'avais plus conscience de mon existence; je me regardais vivre avec étonnement et curiosité : tout me semblait un rêve.

Mais, après ce premier trouble, j'ai été pris d'une crise d'émotion. J'ai pensé à la querelle que nous avons eue peu avant mon départ, à nos récriminations réciproques, à vos larmes, et j'ai été moi-même prêt à pleurer. J'aurais voulu revenir sur mes pas pour implorer mon pardon et m'assurer que vous n'étiez plus triste, ni irritée contre moi. Je me demandais comment nous avons pu en venir à ces extrémi-

tés; je trouvais les causes de mon mécontentement misérables, je m'accusais d'avoir été injuste et dur envers vous. Dans ce moment, je vous pardonnais tout, je vous approuvais sur tout. J'avais oublié ce qui m'avait souvent choqué dans vos habitudes ou vos opinions, je ne pensais qu'à ce dernier regard que vous m'aviez jeté en partant, à cette larme que j'avais vue au bord de vos yeux, à ce geste amical que vous m'aviez fait de la fenêtre quand la voiture m'emportait.....

Ah! pourquoi n'avons-nous pas toujours, pour les objets de notre amour, cette indulgence sans borne que vous inspire leur absence? Comme nous regrettons alors les heures perdues dans de folles querelles! comme nous avons honte des larmes que nous avons fait verser! Que de charmes méconnus, que

de joies gaspillées, que d'existence fauchée en fleur! Hélas! on n'aime bien ceux que l'on aime que deux fois dans toute la vie: à l'heure du départ et à celle de la mort.

Depuis que je vous ai quittée, j'ai pensé à ce que vous avez fait, Louise, et à cette pension que j'aurais voulu vous voir refuser. Peut-être, mon désir était-il né de l'expérience, peut-être aussi de l'orgueil; car qui peut savoir au juste d'où viennent ses désirs? Ils sont semblables à la source des fleuves, que forment mille ruisseaux souterrains, dont on ignore l'origine. Cependant, Louise, je crains d'avoir eu raison pour l'avenir. Dans le monde, c'est moins du mal que du bien qu'il faut se défier. Le mal se guérit et s'oublie, mais le bien-fait accepté est une chaîne que l'on se rive à jamais au cœur. Je sais bien qu'une

fois notre position améliorée, vous refuserez les largesses de la famille Boissard, mais vous ne pourrez plus vous délivrer du souvenir de l'obligation reçue; il vous faudra payer votre tribut perpétuel de reconnaissance, et vous verrez que ces rentes viagères, si légères d'abord, peuvent devenir bien lourdes à la longue.

Mais comment sauriez-vous cela, vous, pauvre enfant, qui avez encore si peu vu la vie? Votre ame est plus jeune que votre âge. Jeune par ignorance et par nature.

J'ai trop oublié cela près de vous. J'ai été triste quand vous étiez gaie, inquiet quand vous étiez sereine; comment aurions-nous pu nous entendre? Nous regardions le monde, moi, du haut de la montagne aride; vous, de la vallée gazouillante. J'au-

rais dû vous aller chercher, et vous prendre à mon bras, pour vous faire monter; au lieu de cela, je vous ai crié avec impatience de venir à moi, et vous, qui cueilliez des fleurs et qui écoutiez des oiseaux, vous ne m'avez point entendu. Voilà, je le crains bien, la cause de cette froide réserve qui a toujours existé entre nous.

Demandez-moi comment il se fait que je ne me sois aperçu de tout ceci qu'aujourd'hui? Je vous répondrai: parce que c'est la première fois que je me suis éloigné de vous. Pendant que je vous voyais, j'étais surtout frappé de nos dissemblances, je ne songeais qu'aux moyens de repêtrer votre nature au moule de la mienne, et cette tâche impossible me maintenait dans un état continuel de guerre. Aujourd'hui que je n'ai pas sans cesse sous les yeux *mon en-*

nemi, et que l'éloignement me laisse plus calme, je comprends ce que mes prétentions avaient d'insensé.

Attendez-vous donc, Louise, à me voir, au retour, tout autre que je ne suis parti. Vous pourrez me parler de bals, de promenades, de toilettes; j'aurai appris votre langue. Vous ne verrez plus sur mon front ce pli qui vous empêchait de chanter; je serai gai, seulement vous m'aidez un peu, car vous concevez qu'une pareille métamorphose ne se fait pas sans efforts.

Du reste, j'aime, par tempérament, la joie et les causeries, et peut-être ne me faut-il qu'un peu de sécurité, d'espace et de bien-être, pour retrouver mes allures naturelles. Je suis comme ces jeunes loups élevés en cage, toujours couchés, toujours

grognans, toujours tristes, mais qui, une fois rendus à la forêt, reprennent leur souplesse et leur gaité.

Combien nous allons être heureux à mon retour ! En passant à Paris, j'ai pris quelques renseignemens ; mon voyage peut devenir encore plus profitable que je ne l'avais supposé. Y pensez-vous ? Louise, dans deux mois peut-être, dans deux mois je serai près de vous, j'aurai votre bras sur le mien, et nous parcourrons les faubourgs de notre bonne ville, cherchant l'écriveau d'une maisonnette à vendre ! Nous propriétaires ! Dites, Louise, cela ne vous fait-il pas ouvrir de grands yeux ? Êtes-vous bien sûre que vous ne dormez pas ? Propriétaires, nous, qui n'avions pas d'asile il y a quelques semaines ! Oh ! que la Providence de Dieu a de bontés imprévues !

Que de fois, après mes solitaires promenades, en passant devant ces pavillons blancs entourés de vignes et de roses du Bengale, en voyant la main d'une femme soulever le store vert et en entendant les rondes des enfans dans les charmilles, que de fois j'ai senti sourdre dans mon cœur une cuisante jalousie contre les heureux qui habitaient là ! Qui m'eût dit, mon Dieu ! que ce bonheur m'était si tôt réservé à moi-même ? O Louise, concevez-vous notre richesse ? une maisonnette dans les faubourgs ! Voyez-vous d'ici notre tonnelle de clématites, notre bosquet de seringat où sifflent les merles, le puits tapissé de lierre, l'escarpolette sous l'allée de tilleuls et les raquettes oubliées dans l'herbe ; et puis les belles soirées sur le perron entre les chèvrefeuilles et les lilas, le premier rayon d'aurore sur nos rideaux blancs, les pin-

sons chantant au haut de nos cheminées ,
et les nids d'hirondelles au revers de notre
toit ?

Je me sens près de pleurer à ces images !
Est-ce possible que tout cela me soit ré-
servé ! Tous mes rêves réalisés en un jour !
Ah ! par instans , je tremble de tant de bon-
heur. Pourvu que quelque grande affliction
ne nous soit pas réservée !

II.

Depuis hier je suis arrivé ; je suis en Al-
lemagne ! Je ne saurais vous dire, Louise,
l'impatience avec laquelle j'attendais ce mo-
ment. Je ne suis plus en France ! J'éprouve
une sorte d'étonnement et de joie d'enfant
à me répéter ces mots. Je me trouve tout
fier d'être ici , tout charmé de mon aven-